

À propos de la tradition interactionniste

Jean-Michel Chapoulie

Volume 30, numéro 1, mai 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085476ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085476ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chapoulie, J.-M. (2011). À propos de la tradition interactionniste. *Recherches qualitatives*, 30(1), I–VI. <https://doi.org/10.7202/1085476ar>

Préface

À propos de la tradition interactionniste

Jean-Michel Chapoulie

Université de Paris 1

Le terme *interactionnisme* ne figurait pas dans les dictionnaires de langue française, ni dans les usages, quand j'ai cherché à l'utiliser en 1970 pour traduire le terme anglais presque identique. Il n'est pas encore tout à fait fixé en français aujourd'hui puisque deux orthographes se trouvent encore concurremment. Le point de départ de cette histoire est l'introduction par Herbert Blumer en 1937 du label *interactionnisme symbolique* pour désigner la perspective dont George Herbert Mead avait tracé le programme (Blumer, 1937). Le succès ne fut pas immédiat, et le terme ne connut quelque diffusion qu'après la publication en 1962 du recueil d'Arnold M. Rose, *Human Behavior and Social Processes* qui l'utilise en sous-titre, dans lequel se trouvent des essais d'Ernest Burgess, Herbert Blumer, Everett Hughes, Anselm Strauss, Franklin Frazier, Melville Dalton, Erving Goffman, Howard S. Becker, Eliot Freidson, Herbert Gans, Gregory Stone et Julius Roth (entre autres). Irwin Deutscher qui contribua à la préparation de cet ouvrage, rapporte qu'il avait demandé ce qu'était l'interactionnisme à Arnold Rose et qu'il reçut sur un ton furieux la réponse : « c'est ce qu'ils font à Chicago » (Deutscher, 1984). Rétrospectivement la réponse est à la fois inexacte et exacte. Inexacte parce qu'en 1961, Hughes, le dernier représentant de la sociologie des années trente, vient de quitter l'Université de Chicago et que la conception défendue par les professeurs alors en poste dans cette université est tout autre, mais exacte si elle vise à indiquer qu'il s'agit d'un label au contenu mal défini et aux limites si floues que certains de ceux auxquels on l'applique le récuse. Ainsi Franklin Frazier – le « meilleur » des étudiants de Chicago des années trente selon le jugement de son condisciple Hughes – ne se soucia jamais d'un tel label que récusa pour lui-même celui-ci, tout comme Goffman (à juste titre), et à l'occasion Freidson. Un peu plus tard, le terme *interactionnisme symbolique* a connu aux États-Unis une sorte d'institutionnalisation avec la fondation de la Society for the Study of Symbolic Interaction (SSSI) en 1974, et surtout la

publication, en 1977, de la revue *Symbolic Interaction*¹. Avec ses ancêtres fondateurs revendiqués, Cooley et Mead, dont le nom décore les prix annuellement décernés par la SSSI, il existe ainsi une sorte de définition officielle de l'interactionnisme symbolique aux États-Unis.

En France, *interactionnisme* est devenu un terme d'usage banal chez les sociologues dans les années quatre-vingt-dix. Sa diffusion semble largement être passée par le succès durable de la traduction en français d'*Outsiders* d'Howard S. Becker (1985)², renforcée par la présence fréquente de Becker en France, ainsi que par des manuels de sociologie – le premier qui contient ce terme dans son titre remonte à 1994 –, mais une notice sur l'interactionnisme symbolique figure dans de nombreux manuels et dictionnaires. L'acception retenue est souvent large, et le qualificatif *symbolique* parfois omis. La rubrique comprend ainsi, à côté des héritiers de la tradition de Chicago, Garfinkel et ses proches, les sociologues qui réfèrent leur programme de recherche à l'interprétation de la phénoménologie développée par Alfred Schütz dont plusieurs essais ont été traduits en français. Bref, un ensemble fort divers dans ses références, mais qui recouvre une grande partie des chercheurs qui se soucient d'analyser précisément le sens des actions et les univers symboliques dans lesquels celles-ci prennent place.

Les jeunes chercheurs qui se lancent dans des aventures intellectuelles nouvelles souhaitent souvent, dans les sciences sociales, la garantie de quelques œuvres ou chercheurs prestigieux, ainsi qu'un label qui leur soit propre. Cela n'aurait guère d'inconvénients si ces labels ainsi utilisés n'étaient aussi des obstacles à la compréhension d'œuvres toujours plus riches que les idées de base, explicitées ou non, qui constituent leur point de départ. On ne peut pas lire convenablement les analyses de Goffman en les référant à l'interactionnisme symbolique défini par Blumer – ni d'ailleurs les essais de Hughes et encore moins sa monographie sur Drummondville, *Rencontre de deux mondes* (1972)³. On a une vue bien meilleure et plus fine de ce qu'ont accompli les sciences sociales en partant d'ouvrages qui ont servi de repères ou de modèles – *Asiles* de Goffman (1968) ou *Where People Meet* de Hughes (1952) pour prendre deux exemples – qu'en cherchant à distinguer et à définir de manière scolastique des « paradigmes », des théories, des courants labellisés, etc. Les labels revendiqués fournissent par contre des pistes pour comprendre comment des idées nouvelles s'introduisent dans une petite communauté de chercheurs et pour apercevoir les problèmes auxquels celles-ci permettent d'apporter des éléments de réponse. La comparaison de la sociologie française et de la sociologie canadienne francophone est ici utile.

En France, la diffusion du label *interactionnisme* parmi les chercheurs qui font des enquêtes semble associée à une diffusion de la démarche ethnographique comprenant une part d'observation, notamment dans la génération des chercheurs qui entreprirent des thèses dans les années 1990. À une première période où, en France dans les années cinquante et soixante, l'enquête par questionnaires, centrée sur des aspects objectifs (statuts, actions, etc.), avec traitement statistique, avait figuré un modèle pour l'enquête rigoureuse, a succédé, à partir des années soixante-dix, une valorisation croissante de l'enquête par entretiens avec exploitation qualitative. Celle-ci est associée à un intérêt nouveau porté par les sociologues aux actions et aux expériences subjectives des acteurs ordinaires, dont il n'est pas difficile de trouver les pendants dans la sphère politico-sociale postérieure à 1968. L'usage de l'observation en sociologie ne se trouve alors cependant que dans de très rares exemples isolés et sans postérité immédiate, et la formation à cette démarche est absente des enseignements de sociologie. Un inventaire réalisé en 1991 recensait aussi quelques exemples où des observations, certes mises en avant dans les comptes rendus, ne jouaient qu'un rôle très limité dans les analyses qui reposaient en fait sur d'autres types de ressources, notamment des entretiens (Briand & Chapoulie, 1991). Dix ans plus tard, on trouve au contraire de nombreux comptes rendus de recherche où l'observation occupe la première place et où elle était un moyen indispensable pour l'établissement de « faits » : pour donner un exemple récent, dans l'analyse de Séverin Muller (2008) du respect (impossible) des différentes normes (de productivité, de sécurité, de salubrité, etc.) en vigueur dans les abattoirs⁴. La diffusion des recherches ethnographiques associées à l'interactionnisme nord-américain et des réflexions sur cette démarche a incité à prendre en compte le point de vue des différentes parties prenantes dans les systèmes d'action, et souvent à s'intéresser aux catégories dont la crédibilité sociale est la plus faible (populations pauvres ou marginales, élèves dans les écoles, malades dans les hôpitaux, etc.)⁵. Elle a également accompagné un déclin du crédit des théories *a priori* – donc empruntées – en faveur d'une approche plus attentive à ce qui est appris à partir des premiers pas sur le terrain de recherche. Mais elle a surtout contribué à une légitimation de l'observation comme technique de recueil de données solides, plus solides généralement que les données recueillies par entretiens⁶. D'autres apports possibles de l'interactionnisme nord-américain ont été ignorés. L'établissement de la signification des actions n'est pas problématisé dans les travaux français, pas plus qu'elle ne l'a été chez les anthropologues classiques. Blumer, comme Mead, est d'ailleurs très rarement cité par les chercheurs de terrain. Peut-être ceux-ci ont-ils parfois lu

les essais de Blumer, mais les analyses de celui-ci ne remplissent pas de fonction essentielle pour eux.

Les similitudes mais aussi les contrastes avec ce que signifie pour les chercheurs essentiellement canadiens francophones le terme *interactionnisme symbolique* apparaîtront immédiatement à la lecture de ce numéro. Même intérêt pour une explicitation du point de vue des acteurs ordinaires et de la marge de négociation dont ils disposent. Mais une plus grande sensibilité à ce que les significations doivent aux interactions en situation, le point de focalisation de plusieurs des articles, et en ce sens, l'approche qu'illustre ce numéro retrouve un des éléments principaux de l'approche préconisée par Blumer. Par contre aucun des articles ne repose principalement sur l'observation. La source documentaire principale est toujours l'entretien, alors que Blumer insistait sur l'observation participante. Cet accent sur les entretiens ne surprendra pas. Participant à un colloque en 1993 au Québec, j'avais été frappé de la place prééminente qu'y occupait ce type d'enquêtes. Plaidoyer en faveur de l'observation, ma communication n'était pas sans similitude avec un prêche dans le désert (Chapoulie, 1998). Je n'espérais d'ailleurs pas plus que semer une idée.

Les deux réinterprétations de l'interactionnisme symbolique que je viens d'évoquer ne s'ordonnent pas selon une hiérarchie dans l'appropriation des idées développées entre 1920 et 1960 par les sociologues de l'Université de Chicago. Leurs différences montrent simplement comment s'introduisent les références et les idées nouvelles en fonction d'un contexte aux multiples dimensions (sociopolitique, intellectuelle, etc.). C'est à la réflexion sur celles-ci que voulait contribuer cette introduction. Et au-delà, à l'attention aux voies tortueuses que suivent les idées dans une discipline qui éprouve la plus grande peine à faire communiquer les traditions nationales et à conserver les acquis d'une période.

Notes

¹ Deux témoignages sur la fondation de la SSSI figurent dans *Symbolic Interaction*, 20(2), 1997.

² Environ 2 500 exemplaires de l'ouvrage sont vendus annuellement selon l'éditeur.

³ Ouvrage paru en anglais en 1943. La traduction française par Jean-Charles Falardeau parut en 1945 et fut rééditée en 1972.

⁴ La première monographie publiée par un sociologue reposant essentiellement sur des observations, et qui a retenu l'attention est l'ouvrage de Jean Peneff (1992).

⁵ Ce point était développé dans un article important d'Howard S. Becker (1967), « Whose Side Are We On? », traduit en français en 2006 dans *Le travail sociologique*.

⁶ Voir sur ce point les remarques de Mitchell Duneier (2007).

Références

- Becker, H. S. (1967). Whose side are we on? *Social Problems*, 14, 239-247.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders*. Paris : Éditions Métailié.
- Becker, H. S. (2006). *Le travail sociologique*. Fribourg : Academic Press Fribourg.
- Blumer, H. (1937). Social psychology. Dans E. P. Schmidt (Éd.), *Man and society* (pp. 144-198). New York : Prentice Hall.
- Briand, J.- P., & Chapoulie, J.- M. (1991). The use of observation in french sociology. *Symbolic Interaction*, 14(4), 449-469.
- Chapoulie, J.- M. (1998). La place de l'observation directe et du travail de terrain dans la recherche en sciences sociales. Dans J. Poupart, L. H. Groulx, R. Mayer, J. P. Deslauriers, A. Laperrière, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec* (pp. 155-172). Montréal : Gaëtan Morin.
- Deutscher, I. (1984). Choosing ancestors : some consequences of the selection from the intellectual traditions. Dans R. M. Farr & S. Moscovici (Éds), *Social representations* (pp. 71-100). Cambridge : Cambridge University Press.
- Duneier, M. (2007). On the legacy of Elliot Liebow and Carol Stack : context-driven fieldwork and the need for continuous ethnography. *Focus*, 25(1), 33-38.
- Goffman, E. (1968). *Asiles*. Paris : Éditions de Minuit.
- Hughes, E. C. (1952). *Where peoples meet : racial and ethnic frontiers*. Glencoe : The Free Press.
- Hughes, E. C. (1972). *Rencontre de deux mondes. La crise d'industrialisation du Canada français*. Montréal : Édition Boreal Express.
- Muller, S. (2008). *À l'abattoir*. Paris : Éditions de la MSH / Quæ.
- Peneff, J. (1992). *L'hôpital en urgence*. Paris : Éditions Métailié.
- Rose, A. M. (1962). *Human behavior and social processes*. Londres : Routledge.

Jean-Michel Chapoulié est professeur émérite de sociologie à l'Université de Paris 1 et traducteur (en collaboration) d'ouvrages classiques de la tradition sociologique de Chicago (Outsiders de H. S. Becker, Paris, Éditions Métailié, 1985; Le regard sociologique, de E. C. Hughes, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996 ; Don Roy, Un sociologue à l'usine, Paris, La découverte, 2006). Jean-Michel Chapoulié a également fait des recherches en sociologie du travail (Les professeurs de l'enseignement secondaire. Un métier de classe moyenne, Paris, Éditions de la MSH, 1987), en histoire de l'éducation ((en collaboration avec J.- P Briand) Les collèges du peuple. L'enseignement primaire supérieur et le développement de la scolarisation prolongée sous la Troisième République, Éditions du CNRS/ INRP/Presses de l'ENS, 1992; L'école d'État conquiert la France, Rennes, PUR, 2010), et en histoire des sciences sociales (La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961, Paris, Éditions du Seuil, 2001). Il prépare un ouvrage sur les démarches de recherches en sociologie, histoire et anthropologie dans la seconde moitié du XX^e siècle.